



Sezione monografica *Tradurre il trauma*

La traduction comme survivance

TIPHAINE SAMOYAULT

École des Hautes Études en Sciences Sociales

rf.ssehe@tluayomas.eniahpit

Abstract. To be able to express a traumatic experience implies to translate it. Translating trauma means being able to say it. Thus, the translation of texts bearing witness to trauma is ultimately presented as the translation of a translation. This is why Primo Levi's *If This is a Man* is an ongoing reflection on translation. By associating translation with survival, as Walter Benjamin and, even more precisely, Janine Altounian did in *La Survivance: traduire le trauma collectif* (Dunod, 2000), this essay aims to explore the different ways in which translation is linked to survival.

Keywords: extreme violence, trauma, translation theory, Primo Levi.

Riassunto. L'espressione del trauma è spesso presentata come una traduzione. Tradurre il trauma significa riuscire a dirlo. La traduzione di testi che raccontano un trauma si presenta quindi come la traduzione di una traduzione. Ecco perché in *Se questo è un uomo* di Primo Levi troviamo una continua riflessione sulla traduzione. Associando la traduzione alla sopravvivenza, come hanno fatto Walter Benjamin e, più concretamente, Janine Altounian in *La Survivance: traduire le trauma collectif* (Dunod, 2000), questo articolo intende esplorare i diversi modi in cui la traduzione è legata alla sopravvivenza.

Parole chiave: violenza estrema, trauma, teoria della traduzione, Primo Levi.

La traduction comme survivance

Traduire le trauma: l'énoncé engage la traduction au sens large puisque l'enjeu n'est pas seulement d'aller d'une langue à l'autre mais de faire passer dans une langue un événement ou une expérience qui n'en ont pas.¹ Car le trauma est sans langue, il prive de toute langue. L'expression du traumatisme est ainsi très souvent présentée comme une traduction – au sens large d'élaboration psychique. Traduire le traumatisme signifie parvenir à le dire. Mais associer la traduction du trauma – la traduction au sens large, donc – et la traduction au sens restreint me paraît particulièrement intéressant. Car la traduction des textes témoignant du traumatisme se présente finalement comme la traduction d'une traduction. Or les textes qui s'écrivent avec les traductions sont parmi les plus difficiles à traduire; il faut traduire non un dit mais un mouvement vers le dire que le passage d'une langue à l'autre oblitère souvent. Comment traduire en conservant ce mouvement qui conduit à dire?

Dans mon livre *Traduction et violence*, j'ai choisi de placer au centre la pensée de la traduction qui me paraît être au cœur de *Se questo è un uomo* de Primo Levi. Je dis bien pensée de la traduction car je suis convaincue que ce livre n'est pas uniquement un témoignage clair et factuel de ce que son auteur a vécu à Auschwitz, mais porte une réflexion profonde sur les conditions de possibilité du témoignage de la violence extrême et qu'il pense le témoignage de cette violence comme traduction. Le témoignage comme traduction: c'est-à-dire comme la triple épreuve de l'étranger radical, du déplacement et de la nécessité d'une transmission. Je vais reprendre certaines conclusions de cette analyse, qui me paraît importante pour les enjeux de notre colloque, avant de me consacrer à une réflexion plus théorique sur la traduction comme survivance, c'est-à-dire un dépassement du trauma sans l'oubli.

On sait que Primo Levi accordait une grande importance aux traductions de ses livres, dans les langues qu'il connaissait bien comme le français et l'allemand mais aussi dans les langues qu'il connaissait moins bien (l'anglais) ou pas du tout (les autres). Il assure lui-même la traduction de l'adaptation théâtrale de *Se questo è un uomo* en français et en anglais en 1966-1967, augmentant encore la part consacrée aux langues étrangères dans le texte sur le camp. Vers la fin de sa vie, il traduit *Le Procès* de Kafka, qui paraît chez Einaudi en 1983; il traduit aussi passionnément Lévi-Strauss, en particulier *Le Regard éloigné* et *La Voix des masques*. Ce qui le préoccupe est moins l'exactitude du passage (comme

¹ J. Laplanche, *Traumatisme, traduction, transfert et autres trans(es)*, in Id., *La Révolution copernicienne inachevée. Travaux 1967-1992*, Paris, Aubier, 1992, pp. 24-61.

en témoigne la très catastrophique première traduction de son livre en français par Michèle Causse – sous le titre *J'étais un homme* – alors qu'il était tout à fait capable d'en vérifier la justesse) que la conscience qu'une vérité de son livre (je dirais même de ses livres, et de la littérature) advient entre les langues et dans le pluriel des langues. On peut y voir une forme de reproduction de la Babel reformée dans le camp, mais aussi une forme de réparation contre le drame de la séparation instituée par celle-ci, qui empêche que se comprennent entre eux des êtres vivant la même expérience. Traduire *Le Procès* est sans doute pour Levi l'expérience la plus marquante de la traduction comme rencontre de deux violences. Comment en effet ne pas se reconnaître dans l'histoire de ce jeune homme de trente ans, arrêté sans raison ou pour une raison qu'il ignore? Dans sa *Note du traducteur*, il commente la dernière phrase du livre, lorsque le personnage principal est tué: «Come un cane! – disse, e fu come se la vergogna gli dovesse sopravvivere»² («Comme un chien!» dit-il, et c'était comme si la honte devait lui survivre»). Pour lui, cette phrase, incompréhensible pour beaucoup, est tout à fait claire et signifie deux choses. D'abord, la honte du personnage qui, sachant qu'il n'avait aucune issue, n'a pas trouvé la force de se supprimer lui-même mais s'est laissé tuer par deux sbires empotés; et puis la honte d'avoir vu que toute cette parodie de justice était celle d'un monde d'hommes auquel il appartenait.

Dans *Se questo è un uomo*, la survie dépend de la traduction et la traduction dépend de la survie. Les deux choses sont vraies, mais pas en même temps. Dans l'espace du camp, la possibilité de traduire conditionne la survie: survie matérielle liée à la capacité à entendre les ordres, à comprendre ce qui se passe; survie morale liée à l'opportunité de parler avec d'autres (comme dans le très célèbre chapitre 11 où le narrateur tente de se remémorer et de traduire en français à Pikolo le «chant d'Ulysse» de la *Divine Comédie* où il s'agit de faire venir le livre qui manque dans la langue qui manque). Dans un autre espace-temps, une fois sorti du camp, être un survivant entraîne ensuite la nécessité de traduire, dans tous les sens du terme, l'expérience dans la langue, et la langue aux autres langues. C'est là que le trauma sans langue doit d'abord être traduit dans le texte littéraire, pour se déployer ensuite dans d'autres langues. Le plurilinguisme est essentiel. Il explique d'ailleurs très vite que l'italien ne suffit pas pour exprimer la réalité des camps et le traumatisme subi. En recevant la traduction allemande de *Se questo è un uomo*, il parle d'ailleurs de «retraduction» – car, dans la Babel des camps, toutes les langues n'étaient pas équivalentes. Dans *Les Naufragés et les Rescapés*, il précise que le travail de Heinz Riedt, qu'il a suivi de

² F. Kafka, *Il processo*, trad. it. di P. Levi, Torino, Einaudi, 1983, p. 250.

très près et, dans ce cas, dans un souci très grand de la littéralité, est moins une traduction qu'une «restauration; [...] une *restitutio in pristinum*, une retraduction, un retour à la langue dans laquelle les choses s'étaient produites et qui était la leur. Ce devait être, plus qu'un livre, une bande de magnétophone»³ («In un certo modo, non si trattava di una traduzione ma piuttosto di un restauro: la sua era, o io volevo che fosse, una *restitutio in pristinum*, una retroversione alla lingua in cui le cose erano avvenute ed a cui esse competevano. Doveva essere, più che un libro, un nastro di magnetofono»). L'événement parle d'abord une langue, et le subir comme y survivre suppose de ne pas cesser de le traduire (même si la traduction du traumatisme ne peut se suffire de cette langue). Inversement, si Hurbinek, le petit enfant au début de *La Trêve*, meurt non racheté, c'est qu'il ne sait dire qu'un seul mot, et que ce seul mot n'appartient à aucune langue. Il a deux raisons de ne pas survivre : il ne peut pas traduire et ne peut pas être traduit: «Il ne reste rien de lui, il témoigne à travers mes paroles» («Nulla resta di lui – egli testimonia attraverso queste mie parole»)⁴. Et c'est ainsi que nous sommes invités à relire les textes de Primo Levi, en comprenant qu'un certain nombre de traumatismes ne peuvent être exprimés dans la littérature que par le détour de la traduction, ou par la pensée de la traduction. Le témoignage implique un certain rapport à la mimésis, tout en rendant nécessaire la traduction: le pôle négatif et terrifiant de Babel, la frontière qui résiste au passage (par exemple, le plurilinguisme monstrueux qui est la réalité du camp), s'inscrivent littéralement dans le texte. C'est que le genre est fondé sur la création d'un monde, sur la séparation entre un monde et un autre, et sur la nécessité de traduire l'un dans les termes de l'autre – ce qui, on le sait, est impossible.

Outre «Le chant d'Ulysse», le fameux chapitre 11 qui est toujours analysé dans ce sens, un autre chapitre de *Se questo è un uomo* est entièrement construit autour du thème de la traduction, au point d'en constituer aussi une véritable parabole. Il s'agit du chapitre 3, intitulé «Initiation» («Iniziazione»). On est au début du séjour dans le camp. Le narrateur a plus de questions que de réponses et son anxiété est à la mesure de son incompréhension. Or ce chapitre de quelques pages met en scène trois «fables» de l'articulation des termes «traduction», «violence» et «remémoration». Il peut paraître abusif et paradoxal de parler de fable à propos du témoignage qui se donne comme rapport fidèle de l'expérience, sans aucune accointance avec la fiction. Mais, encore une

³ P. Levi, *Opere complete I-II*, a cura di M. Belpoliti, Torino, Einaudi, 1987-1990, p. 795. P. Levi, *Les Naufragés et les Rescapés. Quarante ans après Auschwitz* [1986], trad. par A. Maugé, Paris, Gallimard, 1989, pp. 169-170.

⁴ P. Levi, *La Trêve* [1963], trad. par E. Genevois-Joly, Paris, Grasset, 1966, p. 27.

fois j'emploie le terme à dessein, car Primo Levi travaille soigneusement son texte de manière à réfléchir constamment aux conditions de possibilité de sa parole, à celles du témoignage lui-même. Il est évident que ce chapitre, s'il a sa place dans l'ordre de la narration et des événements, est aussi crucial dans sa façon de mettre délibérément en scène le témoignage comme l'articulation d'une mémoire et de la traduction, cruciale pour assurer la survie, d'une part, et transformer cette survie en survivance.

La première de ces fables est liée à l'incompréhension initiale:

J'ai trop de choses à demander. J'ai faim, et quand on distribuera la soupe demain, comment ferai-je pour la manger sans cuillère? Et comment fait-on pour avoir une cuillère? Et où est-ce qu'ils m'enverront travailler? Diena n'en sait naturellement pas plus que moi, et répond à mes questions par d'autres questions. Mais voilà que d'en haut, d'en bas, de près, de loin, de tous les coins de la baraque, des voix ensommeillées et furibondes me crient: "Ruhe, Ruhe!" Je comprends qu'on m'ordonne de me taire, mais comme ce mot est nouveau pour moi et que je n'en connais pas le sens ni les implications, mon inquiétude ne fait que croître. Le mélange des langues est un élément fondamental du mode de vie d'ici; on évolue dans une sorte de Babel permanente où tout le monde hurle des ordres et des menaces dans des langues parfaitement inconnues, et tant pis pour ceux qui ne saisissent pas au vol.⁵

Ho troppe cose da chiedere. Ho fame, e quando domani distribuiranno la zuppa, come farò a mangiarla senza cucchiaino? e come si può avere un cucchiaino? e dove mi manderanno a lavorare? Diena ne sa quanto me, naturalmente, e mi risponde con altre domande. Ma da sopra, da sotto, da vicino, da lontano, da tutti gli angoli della baracca ormai buia, voci assonnate et iraconde mi gridano: – Ruhe, Ruhe! Capisco che mi si impone il silenzio, ma questa parola è per me nuova, e poiché non ne conosco il senso e le implicazioni, la mia inquietudine cresce. La confusione delle lingue è una componente fondamentale del modo di vivere di quaggiù; si è circondati da una perpetua Babele, in cui tutti urlano ordini e minacce in lingue mai prima udite, e guai a chi non afferra a volo.⁶

Ce passage fait de l'impossibilité à traduire la condition même de la violence. Comment comprendre l'incompréhension du narrateur lorsqu'il entend les ordres: «Ruhe, Ruhe!»? Primo Levi connaît l'allemand et il est évident qu'il reconnaît ce mot simple et courant. Pourtant le mot est «nouveau»: soit qu'il porte en lui une valeur inconnue de l'auditeur, la marque de l'allemand totalitaire et dénaturé, soit que

⁵ P. Levi, *Si c'est un homme* cit., p. 52.

⁶ P. Levi, *Se questo è un uomo*, Torino, Einaudi, 1999, p. 32.

la structure même du camp l'apparente à une Babel malheureuse où la violence des séparations est incompatible avec l'intercompréhension linguistique et avec la traduction. Tout devient intraduisible. La radicale séparation des victimes et des bourreaux implique l'éloignement des langues qu'on connaissait autrefois. La première évocation de Babel est ici celle d'une Babel essentiellement violente, d'une Babel assimilée à la punition divine, accompagnée d'oppression et d'injonction. La confusion babélique touche à la fois à l'intercompréhension, à l'entente réciproque: elle entraîne le passage de l'un au multiple, faisant perdre le «comme un» de la communauté. Mais la confusion touche aussi à l'entente entre la langue et le monde. Les mots ne correspondent plus à la réalité de ce qui se passe en ce lieu, la traduction est toujours barrée et la langue dénaturée.

La deuxième fable se situe deux pages plus loin. Elle est peut-être la plus spectaculaire dans ce qu'elle dit du rapport entre témoignage, plurilinguisme et traduction. Elle met en scène une version moins violente, moins punitive, du mythe de Babel, celle qui fait se rencontrer, à égalité, des populations de langue différente dans le camp:

[...] car dans cinq minutes c'est la distribution du pain-Brot-Broit-chleb-pane-lechemkenyér, du sacro-saint petit cube gris, qui semble énorme dans la main du voisin, et petit à pleurer dans la vôtre. C'est une hallucination quotidienne à laquelle on finit par s'habituer, mais dans les premiers temps elle est si irrésistible que beaucoup d'entre nous, après de longs palabres à deux sur la malchance manifeste et constante de l'un et la chance insolente de l'autre, finissent par échanger leurs rations, pour voir l'illusion se recréer aussitôt en sens inverse, nous laissant tous frustrés et mécontents. Le pain est également notre seule monnaie d'échange.⁷

[...] perché entro cinque minuti inizia la distribuzione del pane, del pane-Brot-Broit-chleb-pain-lechem-kenyér, del sacro blocchetto grigio che sembra gigantesco in mano del tuo vicino, e piccolo da piangere in mano tua. È una allucinazione quotidiana, a cui si finisce col fare l'abitudine: ma nei primi tempi è così irresistibile che molti fra noi, dopo lungo discutere a coppie sulla propria palese e costante sfortuna, e sfacciata fortuna altrui, si scambiano infine le razioni, al che l'illusione si ripristina invertita lasciando tutti scontenti e frustrati.⁸

La liste des différentes façons de dire le pain («pane-Brot-Broit-chleb-pain-lechem-kenyér») forme une sorte de chaîne d'équivalence

⁷ P. Levi, *Si c'est un homme* cit., p. 54.

⁸ P. Levi, *Se questo è un uomo* cit., p. 33.

qui restaure un principe sinon d'amitié, du moins de communauté – le pain est aussi un symbole d'hospitalité. Mais cette chaîne d'équivalence repose également sur la non-équivalence (où l'on retrouve la guerre des langues), qui montre le dérèglement de tous les ordres en contexte de violence extrême: dérèglement de la langue, dérèglement de l'économie, de l'échange (contre le mot «pain», on a quelque chose qui ne ressemble en aucun cas à du pain, mais évoque un «petit cube gris», «*blocchetto grigio*»; et lorsqu'on échange, une dissymétrie apparaît immanquablement). Le dérèglement des proportions entraîne un autre type de violence, lié à la transaction impossible en l'absence de valeur stable. Or il est intéressant que Primo Levi semble reprendre ici l'exemple canonique des théories de la traduction pour traiter du problème de l'équivalence non équivalente en traduction. On le trouve dans plusieurs livres de linguistique traductive et on le rencontre aussi dans «La tâche du traducteur» de Benjamin:

Pour saisir exactement cette loi, une des lois fondamentales de la philosophie du langage, il faut, à l'intérieur de l'intention, distinguer ce qui est visé de la manière dont on le vise. Dans "Brot" et "pain", le visé est assurément le même, mais non la manière de le viser. Car en raison de ce mode de visée les deux mots signifient quelque chose de différent pour l'Allemand et le Français, ne sont pas pour eux interchangeables et même, en fin de compte, tendent à s'exclure l'un l'autre, alors que, pour ce qui concerne le visé, pris absolument, ils signifient une seule et même chose.⁹

Seule une révélation messianique (qui est précisément la tâche de la traduction et du traducteur selon Benjamin) peut permettre de rejoindre la langue unique par quoi l'on saisit la visée commune des langues, la langue pure débarrassée du conflit. La traduction, tout en montrant la guerre des langues, est visée comme l'enjeu cherchant ultimement à nous débarrasser d'elle. Je n'affirme pas ici que le texte de Pimo Levi soit écrit en mémoire directe de celui de Benjamin – il paraît improbable qu'il l'ait lu en langue originale, et sa traduction en italien par Solmi date de 1962,¹⁰ soit quatre ans après l'écriture de «Iniziazione». En revanche Levi paraît rejouer nettement, et ironiquement, cette idée d'une parenté des langues dans cette communauté des pains: l'original donne «*sacro blocchetto grigio*» (qui est différent du «sacro-saint» de la traduction française), renvoyant en l'inversant cette énergie messianique.

⁹ W. Benjamin, *La tâche du traducteur*, in Id., *Œuvres*, t. I, trad. par M. de Gandillac, Paris, Gallimard, 1971, p. 251.

¹⁰ W. Benjamin, *Il compito del traduttore*, in Id., *Angelus Novus. Saggi e frammenti* [1962], a cura di R. Solmi, Torino, Einaudi, 2001.

La troisième scène du chapitre met en abyme les conditions mêmes du témoignage que nous sommes en train de lire: un officier autrichien explique à Primo Levi l'importance, même dans ce monde où les gestes ordinaires semblent n'avoir plus cours, de se laver, qui répond au devoir de rester vivant.

Je ne me souviens plus aujourd'hui, et je le regrette, des mots clairs et directs de Steinlauf, l'ex-sergent de l'armée austro-hongroise, croix de fer de la guerre de 14-18. Je le regrette, parce qu'il me faudra traduire son italien rudimentaire et son discours si clair de brave soldat dans mon langage d'homme incrédule.¹¹

Ho scordato ormai, e me ne duole, le sue parole diritte et chiare, le parole del già sergente Steinlauf dell'esercito austro-ungarico, croce di ferro della guerra '14-18. Me ne duole, perché dovrò tradurre il suo italiano incerto et il suo discorso piano di buon soldato nel mio linguaggio di uomo incredulo.¹²

Il est possible en effet que l'officier autrichien parlât italien; reste que la phrase «il me faudra traduire son italien rudimentaire et son discours si clair de brave soldat dans mon langage d'homme incrédule» montre qu'il n'est possible de comprendre la vérité de l'expérience que dans l'après-coup, grâce à l'opération de traduction. L'«homme incrédule», ce n'est plus seulement le nouvel arrivant au camp, mais le lecteur du témoignage; l'«italien rudimentaire», ce n'est pas seulement la langue du brave soldat, mais celle de Primo Levi lui-même, souhaitant rendre son témoignage dans une langue simple et claire pour traduire ce qui lui est arrivé en allemand. Le témoin place ainsi au cœur de son récit une allégorie des rapports entre traduction et témoignage, entre violence et traduction, cette dernière étant aussi, une fois de plus, un espace possible de la réparation. Pour que l'expérience inédite du réel soit crue, elle doit inévitablement être traduite, et cela littéralement.

Après cette lecture, il paraît intéressant de revenir sur les propos de Levi concernant la traduction allemande de son livre, vécue comme un retour à la langue des faits. Étrangement, cet énoncé s'est trouvé corroboré par ma propre lecture du livre en allemand, que j'ai éprouvé comme étant une sorte d'original. Cette impression a sans doute été en partie due au savoir que j'avais du propre sentiment de Primo Levi, mais elle se justifie aussi par le fait que le rapport entre les langues joue différemment en allemand: l'ordre donné, «Ruhe! Ruhe!», par exemple, tout comme le mot «Lager», employé systématiquement pour nom-

¹¹ P. Levi, *Si c'est un homme* cit., p. 58.

¹² P. Levi, *Se questo è un uomo* cit., p. 35.

mer le camp, vécus subjectivement comme incompréhensibles par les déportés, marquent forcément autrement les lectrices et les lecteurs de l'allemand. Pour le narrateur, «dieses deutsche Wort ist mir neu» («ce mot est nouveau pour moi»), mais pas pour le lecteur. Cela touche d'autres vocables, comme «Kommando», «Technik», «Kapo», et d'autres encore, moins liés à la réalité du camp mais prenant dans ce contexte un sens particulier – ainsi le mot «Tier» (bête), par exemple. Dans le passage où Levi dit traduire l'italien «rudimentaire» de Steinlauf (le texte original donne «il suo italiano incerto») dans son langage d'homme incrédule, les phrases violemment ironiques qui blessent la conscience du personnage sont là encore rendues à leur langue, à leur rythmique implacable: «So bist du rein», «So gehst du ein», «Eine Laus, dein Tod», présentées «als pure Auswüchse teunischen Geistes» (de simples traits d'esprit typiquement germaniques).¹³ Mais c'est dans le chapitre «Le chant d'Ulysse» que le jeu des langues est le plus troublant dans la traduction allemande. Dans l'original, le texte de Dante ne crée comme seule distance avec la narration que celle, temporelle, qui éloigne l'italien de Dante de celui de Levi, distance que le contenu de l'évocation vient combler. Dans la version allemande du livre, l'écart creusé entre la langue de la narration, celle des faits racontés, et celle de Dante est fortement accusé. Le français (langue de traduction de Levi à Jean, dit Pikolo) et l'italien (langue de l'original) s'en trouvent d'autant plus désarmés. Un exemple: «Das Licht, das unterm Mond geschienen Hatte – “Lo lume era di sotto della luna” – oder so ähnlich. Aber vorher?... “Keine Ahnung”, wie man hier sagt».¹⁴ La langue d'ici et maintenant ne peut décidément rejoindre la langue de là-bas ni la mémoire qui s'en est perdue. Le contraste entre les deux semble donner encore plus de sens à la scène et l'on comprend pourquoi Levi a pu faire de cette traduction de 1961 un nouvel original de son œuvre.

Traduire le trauma, on le voit, implique de réfléchir à ce que signifie l'opération de traduction, le transport d'un lieu dans un autre lieu, d'une langue dans une autre langue, ou d'une absence de langue dans une langue. C'est ainsi précisément que Janine Altounian, psychanalyste héritière du trauma du génocide arménien définit le traumatisme: «Traumatisme: ce qui défait le lieu, ce qui n'a plus de lieu».¹⁵

¹³ P. Levi, *Ist das ein Mensch?*, trad. par H. Riedt, Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1992, p. 44; «“So bist du rein” (comme ça, tu es propre)», «“So gehst du ein” (comme ça, tu cours à ta perte)», «“Eine Laus, deine Tod” (un pou, c'est ta mort)» (Id., *Si c'est un homme* cit., p. 55).

¹⁴ P. Levi, *Ist das ein Mensch?* cit., p. 138; «“Lo lume era di sotto della luna” ou quelque chose comme ça; mais avant? Aucune idée, “Keine Ahnung”, comme on dit ici» (Id., *Si c'est un homme* cit., p. 177).

¹⁵ J. Altounian, *L'Effacement des lieux. Autobiographie d'une analysante, héritière de survivants et traductrice de Freud*, Paris, PUF, 2019.

Une expérience d'effacement, dit-elle, demande à être traduite dans la langue de l'autre pour s'inscrire dans le monde. Elle pense ainsi de manière conceptuelle ce que Primo Levi a élaboré de façon littéraire. Janine Altounian a écrit trois livres majeurs pour penser les rapports entre traumatisme et traduction: *La Survivance. Traduire le trauma collectif* 2000; *L'Intraduisible. Deuil, mémoire, transmission*, Dunod, 2005; *L'Effacement des lieux. Autobiographie d'une analysante, héritière de survivants et traductrice de Freud*, PUF, 2019. En effet, elle a aussi participé à la traduction des œuvres complètes de Freud pendant plus de trente ans au sein de l'équipe sous la direction de Jean Laplanche, qui a été publiée aux Presses Universitaires de France. Sa réflexion concerne à la fois le traumatisme lié à l'expérience directe de la violence et celui qui est lié à la postmémoire ou dans l'après-coup. Dans son cas, ce sont ses parents qui ont dû quitter la Turquie au moment du génocide de 1915, elle-même étant née beaucoup plus tard à Paris dans une famille qui n'en parlait pas. Elle travaille alors sur ce qui se transmet d'un trauma collectif aux héritiers des survivants. Son père, Varham Altounian, avait raconté son expérience dans un texte resté à l'état de manuscrit enfoui, qu'elle ne découvre qu'après sa mort en 1970. Elle le fait traduire ce qui lui permet à la fois de subjectiver son histoire et de faire advenir une expérience jusqu'alors non venue à la parole, qui plus est dans une langue étrangère.¹⁶ Une des conséquences du génocide, dans ce cas, est en effet que la transmission ne peut se faire que dans la langue d'une autre culture, celle du pays d'accueil. Mais souvent, ce «pays d'accueil», ou «pays de retour» dans le cas de Primo Levi, met une autre chape de silence sur les événements. Les témoins ne sont pas écoutés. Ce travail de traduction requiert donc plusieurs générations avant que ce qui a pu être «traduit» au «pays d'accueil» s'inscrive dans le champ culturel et politique de celui-ci.

Sa thèse analytique, qu'elle expose dans *L'Effacement des lieux*, en 2019, est la suivante:

J'aimerais montrer comment, lors de l'élaboration de l'héritage traumatique d'un crime de masse, écrire, c'est-à-dire vouloir traduire au

¹⁶ Janine Altounian a d'abord fait publier cette traduction dans «Les Temps modernes», en 1982. Varham Altounian, *Journal Tout ce que j'ai enduré des années 1915 à 1919* (traduction, notes et postface de Krikor Beledian), in «Les Temps Modernes», 38/427, 1982. Il a ensuite été repris et discuté par plusieurs psychanalystes dans un livre qui met bien en évidence sa genèse transgénérationnelle: Varham et Janine Altounian, *Mémoire du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, Paris, PUF, 2009. Une version de ce livre avait fait l'objet d'une publication antérieure en italien: J. Altounian, V. Altounian, *Ricordare per Dimenticare. Il genocidio armeno nel diario di un padre e nella memoria di una figlia*, Roma, Donzelli Editore, 2007. Sur la temporalité du témoignage voir J. Altounian, *Une temporalité qui va d'un écrit de 1920 à sa publication en 2009*, in «Filigrane», 22, 2, 2013, pp. 9-26.

monde, ressenti comme étranger au trauma familial, l'espace mortifère d'un héritage psychique ghettoisant peut, chez un certain type d'analysant, contribuer à l'élaboration de celui-ci et au travail de deuil qu'il doit accomplir pour s'émanciper de sa famille endeuillée – émancipation qui l'amène alors à témoigner de réalités sociopolitiques dont lui seul a fait l'expérience et à quitter une posture de victime en devenant actif dans la vie politique de la cité.¹⁷

Il devient actif en transformant le trauma individuel en vérité collective. Effectivement, depuis la première publication du témoignage de son père, l'histoire du génocide arménien s'est inscrite dans les mémoires en France. Cela a pris du temps, mais c'est bel et bien advenu, presque un siècle après les événements.

La traduction est bien à entendre «au sens large» ici : il s'agit d'abord d'une élaboration psychique, puis d'un travail de traduction d'une langue dans une autre et enfin d'une transmission des restes d'une culture détruite, qui assure une survivance de ces restes dans d'autres cultures.

En associant la traduction à la survivance, comme l'a fait avant elle Walter Benjamin en mettant en relation étroite «*übersetzen*» (traduire), «*übertragen*» (transférer, transmettre) et «*überleben*» (survivre), elle permet d'explorer les différentes façons dont la traduction est liée à la survie. Le survivant est aux prises avec un langage qui ne signifie plus, qui est devenu impuissant à dire aux autres ce qui eut lieu pour lui et en lui. Le système de la parole est différent pour lui de ce qu'il est pour le reste du monde. C'est pourquoi le témoignage de la violence extrême, même lorsqu'il se fait dans la langue maternelle est déjà traduction. Il implique de transformer sa langue pour qu'elle puisse accueillir et faire entendre ce qui n'a pas encore de langue. C'est pour cela aussi – et ce point est peut-être encore plus important – qu'il doit être traduit en plusieurs langues car c'est dans ce mouvement interminable de la traduction que s'inscrit le reste, la survivance. La traduction, en laissant place à la fois au tiers, au passage et à un autre espace-temps est, dans son mouvement même, le lieu de l'absence de lieu. Le survivant, la survivante est donc condamnée à traduire pour que sa survie se transforme en survivance, ou assure le dépassement du traumatisme par la constitution d'une mémoire collective de l'événement qui l'a provoqué.

La traduction comme survivance est une traduction en mouvement, qui ne s'arrête pas à une version considérée comme définitive de l'histoire vécue. Comme l'analyse, elle est interminable. La traduction permet ainsi dans son processus continu et cyclique de retrouver un point de non fixation de l'écrit, un point de passage où la langue redevient

¹⁷ J. Altounian, *L'Effacement des lieux* cit., p. 57.

chant, parole, faite pour être transmise, mais en se transformant. Elle bouscule en tout cas l'autorité de l'écrit qui fixe, encadre et sacralise. On peut ainsi poser que la traduction opère ce passage de l'écrit vers l'oral que des siècles de culture ont entrepris d'inverser et participe de ce fait au soin collectif que nous devons apporter à la mémoire des violences.